

LE TRAVAIL.

3 fr. par an.
25 c. le N°.

ORGANE DE LA RÉNOVATION SOCIALE.

Nul sur la terre ne vivant de rien, et rien non plus ne s'y produisant de rien, il suit de là que le travail est la condition primordiale et constante de l'existence de chacun, et nul n'a pu s'y soustraire sans commettre une injustice, et sans surcharger de sa part la part d'autrui.

" LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Sainte devise de nos pères!
On peut l'effacer et on peut s'en railler, elle ne sera jamais ni véritablement effacée, ni entamée par les outrages; car elle est vraie, elle est sainte; elle est l'idéal à suivre, elle est l'avenir révélé; elle règne déjà en principe, elle régnera un jour en fait; elle est ineffaçable et immortelle. »

Le Travail paraît une fois par mois, du 10 au 15. Il est exclusivement fondé et rédigé par des Travailleurs. La partie intellectuelle et la partie matérielle sont l'une et l'autre placées sous la direction d'une commission spéciale. Les avis et les réclamations doivent être adressés franc de port à M. BUSQUE, rue Mulet, 1, chez lequel le Bureau est provisoirement établi. On s'abonne chez BLACHE, gérant rue Noire, 7, au 3^e; chez SAMBET, rue Tholozan, 16; chez MERLE, maréchal à Serin, en face du pont de la Gare. — Prix d'abonnement pour Lyon: un an, 3 fr.; six mois, 1 fr. 50 c.; trois mois, 75 c. — Pour les départements: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.

UNION.

A NOS FRÈRES LES DÉMOCRATES.

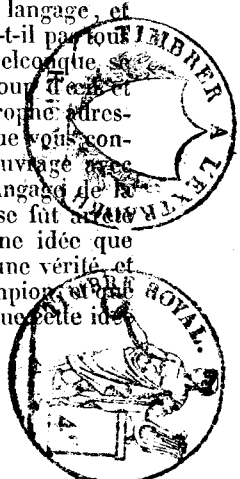
Union! Voilà l'appel que nous avons fait entendre en annonçant notre œuvre; c'est encore par cet appel que nous croyons devoir la commencer. L'union est le vœu le plus cher à notre cœur! et pour la réaliser, nul effort ne nous coûtera. C'est que nous sommes profondément convaincus de cette vérité, que quelle que soit la puissance des doctrines, s'il n'y a pas accord, unité chez ceux qui les professent. si les actes ne répondent pas aux paroles, ces doctrines seront frappées de stérilité. Nous prêchons la fraternité? eh bien! commençons à la réaliser parmi nous: soyons bons, dévoués, fraternels; indulgents pour les erreurs de nos frères, parce que nul de nous n'est exempt d'erreurs. Ne nous séparons pas d'eux parce que notre voix n'aurait pas été accueillie, car si plus tard nous reconnaissons que nous nous étions trompés, nous serons heureux que l'on ne se soit pas trompé avec nous; si au contraire nous avons exprimé la vérité, nous la reproduirons plus forte et plus lucide, et elle sera acceptée. La vérité doit toujours finir par triompher.

Il y a des divisions au sein de la Démocratie; nous ne voulons pas les nier, mais les détruire. La cause de ces divisions n'est pas un dissentiment sur le fond des doctrines; ce serait peut-être moins malheureux et à coup sûr plus honorable; cette cause est tout entière dans des susceptibilités personnelles. Tous les jours on déplore que l'influence des noms se substitue à l'influence des principes, et l'on ne prend pas garde que l'on se conduit de manière à amener inévitablement ce résultat. On demande avant de s'associer à une œuvre quels sont ceux qui la dirigent, quand on ne devrait examiner que l'œuvre en elle-même et voir si elle est approuvée par notre raison. Nous comprenons très-bien qu'en dehors de notre système, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'appuyer un prétendant, un homme qui aspire à gouverner un pays de sa propre autorité, on examine avec soin quels sont ses titres à la confiance qu'il sollicite: sa volonté devant être l'unique loi, on n'a d'autres garanties que ses qualités personnelles. Mais quand vous proclamez une doctrine où l'homme, individu, disparaît devant la souveraineté du peuple, qu'importe les hommes qui s'en font les propagateurs, et pourquoi s'en préoccuper?

Mais après tout, ne sommes-nous pas hommes, et

nous était-il possible de ne pas participer aux misères du milieu social où nous vivons? Nous souffrons tant d'ailleurs dans nos intérêts, dans nos affections, que notre âme a dû devenir facilement irritable. Si nous étions heureux, nous serions doux et bienveillants. Néanmoins nous valons mieux que ceux qui nous combattent, car nous avons de plus qu'eux le mérite de vouloir l'organisation sociale qui doit rendre tous les hommes justes et bons. Aussi, nous l'espérons, les divisions qui subsistent entre nous ne seront pas éternelles; nous finirons tous par comprendre le tort immense qu'elles font à notre cause; nous aurons à cœur de ne pas prolonger les souffrances de ce peuple dont nous sommes les enfants. Nous ne voudrions pas que l'on dise de nous que nous ne sommes pas pénétrés au fond du cœur des vérités que nous proclamons; que nous obéissions seulement à un besoin d'agitation, à un sentiment instinctif de vanité qui nous excite à nous poser vis-à-vis des autres hommes. Non, on ne dira pas cela de nous; la raison finira bien par établir sa toute-puissance. La fraternité nous reliera.

Ce sentiment de fraternité est dans notre cœur; il est le cachet que nous voulons imprimer à notre œuvre. Nos idées seront larges et radicales, mais notre parole sera calme et mesurée. Ce langage est celui qui convient le mieux à notre mission. Que nous proposons-nous, en effet? De propager nos doctrines; de gagner à notre cause le plus grand nombre d'adhérents possible? Or comment gagne-t-on des adhérents? par la persuasion sans doute? Et quel est le moyen le plus propre à persuader, si ce n'est la raison alliée à la douceur? Si vous me présentez la vérité avec colère ou mépris, votre ton m'arrêtera tout d'abord et m'indisposera contre vos doctrines: vous ne me persuaderez pas; je n'écouterai pas vos raisons, je ne serai frappé que de la violence de votre langage, et cela m'éloignera de vous. Mais cela n'arrive-t-il pas tous les jours? Un journal, une publication quelconque se trouve sous votre main; vous y jetez un coup d'œil et vous tombez juste sur une violente apostrophe adressée aux hommes de votre opinion; est-ce que vous continuez de lire? Eh non! vous rejetez l'ouvrage avec mépris, et vous vous dites que c'est là le langage de la passion. Que si au contraire votre regard se fut arrêté sur l'appréciation calme et raisonnée d'une idée que vous auriez jusqu'alors considérée comme une vérité et dont vous vous seriez même déclaré le champion, cette appréciation eût conclu logiquement que cette idée



est fautive ou erronée; peut-être n'auriez-vous pas été convaincu instantanément, mais du moins votre opinion aurait été ébranlée dans sa base; on aurait jeté le doute dans votre esprit: c'eût été déjà une victoire.

On ne fait pas assez attention qu'un journal de doctrines s'adresse au moins autant à ceux qui sont étrangers à ces doctrines qu'aux personnes qui les ont adoptées. Or, vous ne pourrez fixer l'attention des premiers que par un langage empreint de bienveillance et d'aménité. Il faut que les gens qui professent les doctrines les plus opposées aux nôtres (nous entendons toujours parler des gens de bonne foi), ceux qui à première vue nous traitent d'utopistes, de rêveurs, il faut que ces gens là puissent nous lire; car nous espérons qu'après nous avoir lu ils diront: « Oui, il y a bien quelque chose de vrai dans ce qui est dit là; il y a bien quelque chose à faire. » Ce résultat obtenu, voyez ce qu'il arrive: voilà des gens qui se prennent à s'occuper d'une idée qui jusque là les avait toujours cloignés, ou dont ils n'avaient aucune connaissance; ils commencent à se construire un système en vue de l'amélioration qu'ils ont saisie tout d'abord; mais ils rencontrent un obstacle à sa réalisation; ils sont curieux alors de savoir comment nous échappons à cet obstacle, et ils nous lisent une seconde fois, puis une troisième, et peu à peu le plan se déroule à leurs yeux, leurs regards l'embrassent tout entier, leur esprit en saisit toutes les conséquences; et voilà des convictions acquises à la grande cause de la fraternité! voilà des gens qui vont à leur tour prêcher aux autres ce que vous leur avez enseigné. Voilà l'apostolat qui grandit; il conquiert la majorité: il triomphe!

C'est un malheur que certaines personnes aient besoin d'être stimulées chaque jour par un langage plein de véhémence et d'apreté; peut-être cela vient-il de ce qu'elles n'ont pas encore des convictions assez profondes. Il nous semble, à nous, que lorsque l'on est bien convaincu, on n'a pas besoin que la chaleur vous vienne du dehors: on la porte dans son cœur, et ce feu sacré vit indépendant de toute incitation extérieure. C'est lui qui communique à notre âme cette énergie puissante qui nous soutient au milieu de l'apathie générale; c'est lui qui nous fait braver la calomnie et le dédain, la misère et les persécutions; c'est lui qui nous fait croire et espérer quand tant de gens ne croient plus à rien, n'espèrent plus rien; c'est lui enfin qui illumine notre intelligence, et nous fait voir au ciel cette étoile de l'humanité que l'on en disait disparue, tandis qu'elle dissipe sans cesse les nuages qui dérobaient sa clarté à la multitude, pour resplendir sur le monde dans un avenir que la main de Dieu rapproche chaque jour.

Nous l'avons dit, nous aspirons au bonheur de rallier à notre œuvre la démocratie tout entière. Aussi avons-nous à cœur de répondre au reproche que quelques personnes nous ont adressé de ne pas nous montrer assez révolutionnaires. Expliquons-nous sur ce mot afin que chacun nous comprenne bien.

Si le révolutionnaire est celui qui veut une révolution, c'est-à-dire un changement dans un ordre de choses donné, à coup sûr personne n'est plus largement révolutionnaire que nous qui désirons une reconstitution RADICALE de la société. Pourquoi donc réserverait-on la qualification de révolutionnaire à ceux qui, le plus souvent, bornant leurs desirs à un changement dans l'ordre politique, se préoccupent exclusivement de la critique des actes du pouvoir et lui livrent une guerre active, énergique? De nos jours, le rôle du révolutionnaire s'est agrandi; la triste expérience que nous avons faite nous ayant démontré que le mal n'est pas seulement dans la

constitution des pouvoirs politiques, mais encore dans l'organisation vicieuse de la société, le révolutionnaire doit, en même temps qu'il fait la critique de l'une et de l'autre, indiquer un plan de réorganisation sociale. Et comme les souffrances du peuple ne l'instruisent toujours que trop bien des vices du système que l'on se propose de changer, il s'en suit qu'il faut faire, selon nous, une part moins large à la critique qu'à l'exposition des doctrines. Soyons persuadés que dès que le peuple se sera bien pénétré des principes d'un ordre social véritable, il ne se prêtera plus à l'action du pouvoir, et dès-lors tout sera dit. Ecrivains ou orateurs qui n'embrassez qu'une partie de la mission révolutionnaire, le peuple vous entend censurer les actes du pouvoir; il vous voit fustiger tel ou tel système qui pèse sur lui, imprimer un stigmate d'infamie au front de quelque grand coupable, sans doute il s'émeut à votre voix et vous applaudit, parce qu'il sent que vous dites la vérité. Mais ne visez-vous donc qu'à fortifier en lui la conviction désespérante de ses maux, et ne voulez-vous pas l'en guérir? On ne peut le penser. Eh bien! produisez-lui donc cette doctrine à la réalisation de laquelle son bonheur est attaché; produisez-la lui, non pas par une simple formule qui peut être diversement interprétée, et dont l'application rationnelle n'est pas toujours bien comprise; mais exposez-la lui en un système où tous les points principaux d'organisation sociale auront été embrassés, système clair, précis, pénétrant comme la vérité, qui satisfasse aux aspirations de son âme, et lui inspire la croyance qu'une telle organisation réalisée, il aurait satisfaction de tous ses besoins moraux et matériels.

Nous sommes loin cependant de nier les services rendus par les feuilles exclusivement vouées à la critique révolutionnaire. Nous comprenons très-bien la cause de leur existence: il y a des personnes qui souffrent tellement sous l'étreinte du malheur, qu'il leur faut un organe qui s'imprègne de l'amertume qui est dans leur âme. D'autre part, il faut bien le reconnaître, dans le nombre des convictions acquises à la cause démocratique, il y a de ces natures bouillantes, de ces esprits impatientes de frein, qui aiment un langage hardi et coloré, un langage qui tonne et foudroie. Enfin, et par un singulier contraste, ce langage est une nécessité pour certaines natures tièdes ou apathiques, dont les convictions risqueraient de s'annihiler dans le calme des discussions philosophiques. Mais à chacun son œuvre, et une publication quotidienne nous paraît seule pouvoir répondre à ces besoins, à ces nécessités. Quant à nous, qui avons d'ailleurs compris autrement notre mission, tout en accordant une place suffisante à la critique de la politique actuelle, nous nous occuperons plus particulièrement des questions industrielles et sociales, et de la propagation des doctrines qui doivent réaliser le bonheur général.

Dans tout ce que nous avons dit pour justifier la ligne de conduite que nous nous proposons de suivre, nous n'avons pas mentionné d'une manière spéciale les entraves apportées à l'émission de la pensée par les lois de septembre, et cependant quel argument elles nous fournissent encore! Nous les avons examinées ces lois, nous hommes novices et matière de presse, et nous en avons été épouvantés! De quelque rigueur dont nous les crussions empreintes, notre imagination était loin d'atteindre aux limites effroyables où elle a été poussée. Que penser, en effet, d'une législation qui transforme en attentat le vœu, le désir, l'espoir d'un changement dans l'ordre établi! Elle est telle, que si on voulait l'ob-

server à la lettre, il n'y a pas de discussion politique si modérée dans son esprit, si prudente dans son langage qui ne devint passible de son application. On dit que le pouvoir fait un déplorable abus de ces lois. Plut à Dieu qu'il les appliquât à tous les organes de l'opinion indistinctement, et ni *le Constitutionnel*, ni *la Presse*, ni *le Journal des Débats* lui-même, ne pourraient échapper à sa pénalité. Peut-être que lorsqu'il serait bien démontré que cette législation n'accorde guère qu'une seule liberté, celle de louer le pouvoir existant, trouverait-on une chambre assez humaine pour abroger cette œuvre des plus mauvais jours.

Oh! le présent est triste et douloureux, il faut en convenir, et personne n'en est plus vivement torturé que nous! Sentir battre son cœur au saint nom de fraternité! aimer le peuple comme on aime celle qui nous a donné l'être; avoir le sentiment des hautes destinées de l'humanité; comprendre que tous les hommes pourraient se mouvoir à l'aise sur cette terre qui a été donnée à tous; embrasser par l'esprit et par le cœur un ordre social magnifique, où tout ce qu'il est possible de concevoir de jouissances, de plaisir, de bonheur, serait réalisé; un ordre social d'où s'élèverait vers le Créateur un hymne éternel d'amour et de reconnaissance! Sentir tout cela, et assister au spectacle déchirant du présent! voir un peuple immense courber et meurtrir son corps sous le poids de tous les travaux pénibles et abrutissants, et ne recueillir, pour prix de tant de souffrances, qu'une insuffisante et grossière nourriture, dont hélas! il se verra privé dès que la vieillesse ou les infirmités l'auront rendu impropre au travail; un peuple qui n'a ni représentation, ni considération, ni droits; tandis qu'à côté de lui un petit nombre d'hommes, ses frères, jouissent dans l'oisiveté, jouissent à eux seuls de tous les biens que Dieu a répandus sur la terre, de tous les droits et de tous les honneurs sociaux, et dont l'intelligence est tellement égarée, le cœur tellement desséché par les leçons d'égoïsme dont on les a nourris, qu'ils proclament insensé ou criminel quiconque ose émettre le vœu, le désir, l'espoir d'un changement. Embrasser dans toute son étendue ce spectacle de misère et de désolation, oh! c'est pour nous un affreux supplice!

Oprimés que nous sommes! unissons-nous donc tous dans un sentiment de fraternelle concorde afin de nous arracher à tant d'infortunes! et de conquérir plus sûrement et plus tôt l'avenir heureux que nous pressentons. Pardonnons-nous réciproquement nos torts, et cherchons, par la sagesse de conseils réciproques, à nous corriger de nos vices ou de nos défauts. Bannissons de notre sein la médisance et la calomnie. Considérons-nous tous comme les membres d'une seule et immense famille qui souffre de la déconsidération qui s'attache à l'un de nous. Pratiquons la fraternité et le dévouement. Que si l'un de nous tombe en chemin sous le poids de son fardeau, n'allons pas inhumainement détourner nos regards de son infortune, mais tendons-lui au contraire une main fraternelle, et partageons avec lui le dernier morceau de pain qui nous reste : on viendra au secours de celui qui aura secouru son frère. Professions le grand principe de la solidarité humaine. Prêchons par la parole, mais prêchons surtout par nos actes : les belles actions valent mieux encore que les beaux discours. Démocrates et Communistes nos frères! Union! Union et fraternité! Union et amour! Union dans les conseils, dans la propagande, dans la plainte, dans les vœux. Union dans tout, union partout, union toujours.

La publication de ce premier numéro de notre journal a été bien retardée. Nous dirons pour notre justification que nous y avons apporté tout le zèle possible, mais que nous avons eu à lutter contre toutes les difficultés qu'une œuvre semblable pouvait rencontrer à son début. Nous ne pouvons énumérer ici ces difficultés; nous laissons à l'intelligence de chacun le soin de se les expliquer.

On doit savoir de plus que pour le travailleur, et nous parlons même de celui qui est le moins défavorisé sous le rapport de l'instruction, ce n'est pas chose facile que d'écrire; que cette difficulté est rendue plus grande encore par le travail auquel il se livre tout le jour durant, et qui lasso souvent l'esprit en même temps que le corps, ce qui fait que nous ne pouvons presque pas profiter de nos courts instants de loisirs. Que l'on se figure en effet la peine que doit se donner un homme qui s'est fatigué tout le jour à un travail industriel quelconque, et qui, le soir, veut se livrer à une œuvre intellectuelle. Aussi elle serait bien mal avisée la critique qui se prendrait à relever ce qu'il y aurait d'incorrect et de heurté dans notre langage. Nous n'écrivons guère d'ailleurs pour le salon, mais pour l'atelier.

Les relations, les renseignements, et généralement tous les matériaux nécessaires pour la composition d'un journal nous ayant manqué, on comprendra que la partie industrielle et la partie politique de notre publication de ce jour n'ont pu être qu'effleurées. Nous espérons, à présent que bien des obstacles sont levés, que nos frères nous viendront en aide, et qu'ils nous transmettront les idées et les renseignements qui nous sont nécessaires pour traiter convenablement les questions industrielles et sociales. Ce n'est que par le concours des efforts de tous que cette œuvre pourra rendre les importants services que se sont proposés ses fondateurs.

Le Populaire et la Fraternité.

Un nouvel organe de l'opinion communiste, *La Fraternité*, vient d'être fondé à Paris par M. Labautière. Nos lecteurs, pour la plupart, connaissent par ses écrits ou personnellement ce jeune défenseur de la cause populaire; ils savent combien il est méritant par le talent et les généreux sentiments de son cœur. Nous ne voyons donc qu'avec la plus vive satisfaction l'œuvre qu'il entreprend et qui doit, entre ses mains, rendre d'importants services à la Démocratie.

Le Populaire cependant a jugé autrement que nous la création de ce nouvel organe de la Communauté, et il pose la question ainsi : « Ou ce second journal parlera dans le même sens que *Le Populaire*, ou il parlera dans un sens contraire : dans le premier cas, il est inutile; dans le second cas, il sera nuisible en divisant. »

Nous sommes convaincus de la loyauté et du désintéressement de M. Cabet; il en a donné et il en donne tous les jours encore trop de preuves pour qu'il soit permis d'en douter. Mais nous pensons qu'il se trompe : d'abord les dissentiments qui peuvent exister entre les Communistes sont trop peu essentiels pour que deux organes de cette opinion puissent parler en sens contraire l'un de l'autre; et dans le cas, seul probable à notre avis, où ils s'accorderaient, nous ne voyons pas que l'on fût amené à conclure l'inutilité de l'un des deux. Entre gens qui partagent les mêmes doctrines, il peut y avoir divergence sur la manière d'en faire l'exposition. Il y a des personnes chez lesquelles le sentiment domine : elles doivent préférer le langage qui s'adresse

plus directement au cœur; d'autres sont moins religieux, moins sympathiques, et c'est à leur raison qu'il faut s'adresser avant tout. Il convient qu'il y ait des enseignements qui répondent à ces diverses manières d'être affecté.

Ceci accordé, toute la question se réduit à savoir si plusieurs organes de la doctrine communiste peuvent se soutenir en même temps. Nous le pensons; les progrès rapides qu'elle fait chaque jour sont la base de notre opinion. Nous pensons même, quelque malheureuse que soit la situation du peuple, que des publications dont le prix est si modique, pures qu'elles sont de tout esprit de spéculation mercantile, pourraient se rendre communs les mêmes abonnés: il n'est besoin, pour cela, que de combiner leur mode d'apparition, de manière à les publier à huit jours de distance les unes des autres, et le dimanche, jour que le peuple peut consacrer plus particulièrement à son instruction. Ainsi, bien loin de regretter l'apparition d'un nouvel organe, il faudrait désirer au contraire qu'il s'en créât de nouveaux.

Nous comprenons bien la pensée qui a dicté les paroles que nous avons rapportées. M. Cabet aurait désiré faire paraître *Le Populaire* toutes les semaines, et il voit dans l'apparition d'un nouvel organe un obstacle de plus à la réalisation de son projet. Certainement nous serions contents qu'un écrivain aussi dévoué que M. Cabet pût réaliser un aussi louable dessein; mais si la combinaison dont nous parlons pouvait s'effectuer, nous en serions plus satisfaits encore: d'abord, ce serait un bel exemple de cette fraternité que nous prêchons; ensuite nous gagnerions davantage en puissance et en considération; car on ne juge pas de la force et des progrès d'une opinion par le chiffre d'abonnés des organes qui la représentent, mais par le nombre de ces mêmes organes.

Nous serions heureux si des écrivains aussi dévoués que MM. Cabet et Lahautière réalisaient l'idée que nous venons d'émettre. Quant à nous, nous agissons comme si la combinaison dont nous avons parlé avait été résolue, et nous publierons notre feuille de manière que par sa date elle se place à une égale distance du *Populaire* et de *La Fraternité*, afin que nos abonnés puissent recevoir ces deux publications avec tout l'intérêt qu'elles doivent exciter.

L'Atelier, dans une définition qu'il a donnée dans son dernier numéro des trois grands principes proclamés par notre glorieuse révolution, a exprimé sur les doctrines communistes, auxquelles il a fait allusion, des idées qui nous ont causé une surprise pénible.

Nous ne comprenons pas comment les rédacteurs de *L'Atelier* qui avouaient modestement, il y a peu de jours encore, ne pas connaître les doctrines communistes, aient pu se permettre, dans le numéro dont nous parlons, une critique aussi peu mesurée, aussi peu bienveillante. Nous ne comprenons pas, s'ils ont étudié ces doctrines, que l'intelligence dont ils ont fait preuve jusqu'à présent les ait aussi mal servis dans l'appréciation qu'ils en ont faite, et qu'ils n'aient pas eu une idée plus juste de la cause de ces vices qui leur fait dire que la doctrine de l'égalité des jouissances est *immorale* dans ses conséquences.

Nous espérons que l'un ou l'autre des deux organes de la doctrine communiste à Paris relèveront les erreurs de *L'Atelier*. Dans le cas contraire, nous nous engageons à le faire dans notre prochain numéro.

INDUSTRIE.

Ainsi que nous l'avons dit, nous ne pouvons aujourd'hui traiter convenablement cette question, privés que nous sommes de renseignements. Nous nous bornerons donc à mentionner une découverte industrielle vraiment importante et dont tout le monde s'entretient: nous voulons parler de la révolution que vient d'opérer dans l'industrie drapière M. Ch. Depouilly, connu et généralement estimé des ouvriers tisseurs de notre ville.

M. Depouilly, actuellement manufacturier à Suresne, près Paris, est parvenu, au moyen d'une machine fort simple, et par cela même très-ingénieuse, à fabriquer du drap *foulé*. L'opération si longue du tissage se trouve ainsi supprimée. Cette découverte offre des résultats tels qu'elle permet de faire la même quantité d'étoffes avec *vingt-cinq fois moins de bras* que par les moyens ordinaires! Cette économie dans la main-d'œuvre permettrait, dit-on, d'obtenir à 2 ou 3 francs le mètre tel drap que l'on paie 30 fr. aujourd'hui.

Si, comme on le dit, ce procédé a subi toutes les épreuves désirables et que le succès en soit assuré, il faudrait se féliciter de cette découverte du génie qui donnera à tant de malheureux les moyens de se débarrasser des baillons dont ils sont couverts. Mais notre sollicitude se préoccupe vivement du sort de ces milliers d'ouvriers tisseurs de draps qui vont se trouver tout-à-coup sans moyens d'existence. Que vont-ils devenir, nous le demandons? C'est affreux à penser que, dans la triste société où nous vivons, il ne soit pas possible de faire du bien aux uns sans faire du mal aux autres. Aussi cela est-il passé en proverbe, et répété chaque jour avec un sang-froid qui nous désespère!

On a lancé mille imprécations sur les ouvriers qui, en divers pays, ont brisé des machines qui leur ravissaient les moyens de vivre. Sans doute il est déplorable de voir l'œuvre du génie ainsi sacrifiée, et la violence consommer la ruine de tel intérêt individuel. Mais cela ne devait pas tant étonner, puisque l'on n'avait pris aucun moyen pour prévenir de pareils actes. Pouvait-on attendre que tant de gens se laisseraient mourir de faim? Il fallait donc venir à leur secours; il fallait, ou que les maisons industrielles qui allaient profiter des bénéfices qui résultaient de la suppression de tant de bras, soutinssent, au moins pendant quelque temps, ces malheureux; ou que le gouvernement pourvût d'une manière quelconque à leurs besoins. Mais nous comprenons qu'on ne saurait exiger cela ni de l'égoïsme, ni des gouvernements actuels. Aussi, jusqu'à ce que la société repose sur les bases de la fraternité, l'ouvrier se verra dans la triste nécessité de maudire l'œuvre la plus sublime toutes les fois qu'elle lui ravira son pain et celui de ses enfants.

Nous avons le dessein de faire un résumé rapide des principaux faits politiques tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; mais l'espace nous ayant manqué, nous avons été obligé de renvoyer ce travail à un prochain numéro. Nous le ferons d'ailleurs d'une manière plus satisfaisante, parce que nous aurons pu réunir tous les matériaux nécessaires.

INHUMANITÉ.

Nous nous sommes promis d'être calmes dans notre langage; mais quand des actes aussi révoltants que ceux que nous allons rapporter se produisent, comment pourrions-nous contenir notre indignation?

On sait que les journaux ont rapporté, il y a deux mois à peine, les traitements affreux infligés aux prisonniers politiques du Mont St-Michel, pour le fait d'avoir établi entre eux des moyens de communication. On devait penser que la cruauté s'était épuisée sur ces malheureuses victimes. Il n'en est rien cependant. Voici ce que nous lisons dans *le Siècle* de samedi 11:

On écrit d'Avranches au Journal de Rouen, que l'on a enlevé Barbès, Delsade, Martin Bernard de leurs cachots pour les conduire à ce que les prisonniers appellent les *oustillettes*. Nous ne savons, dit ce correspondant, s'ils ont fait résistance, mais nous savons qu'on les a frappés eux et plusieurs autres encore, et qu'ils ont eu une partie de la barbe et des cheveux arrachés! Les détenus politiques qui ne sont pas soumis au régime que l'on appelle la *punition*, avaient vu monter les soldats et ignoraient ce que leurs camarades étaient devenus; ils s'en informèrent au directeur, qui

leur répondit durement qu'il n'avait pas de compte à leur rendre; et comme l'un d'eux persistait à demander des explications sur ce point, plusieurs geôliers s'emparèrent de lui, le frappèrent et le firent rouler par un escalier de cent marches! En entendant cette scène affreuse tous se mirent à crier: « A bas le régime cellulaire! » C'est alors qu'on fit monter la troupe: on leur mit les fers et ils les gardèrent pendant quatre jours. Aujourd'hui, continue le correspondant, ces malheureux n'ont encore que du pain et de l'eau pour nourriture. »

Si ces faits sont vrais, nous devons appeler l'attention de l'autorité sur un redoublement de rigueur dont les motifs paraissent inconnus et dont la brutalité ne saurait être justifiée.

Nous le demandons à tout homme consciencieux et humain, à quelque opinion qu'il appartienne, si ce n'est pas là de la cruauté, si l'âme ne s'indigne pas au récit d'un pareil traitement, s'il n'est pas odieux de torturer ainsi des hommes dont on peut bien désapprouver les doctrines ou les actes, mais à qui l'on est bien obligé de reconnaître des sentimens honnêtes et purs et des convictions sincères.

Et quand bien même ces prisonniers se seraient livrés à quelques actes de violence, inspirés par les tortures du système cellulaire, est-ce que cela pourrait justifier des actes de barbarie semblables? Mais s'il était entré dans les calculs de certaines personnes d'exciter une pareille exaspération, afin d'avoir un moyen d'en finir avec la puissance morale de quelques hommes qui peuvent être un sujet de vives inquiétudes?

Si l'on pouvait supposer que les hommes du pouvoir fussent émus au récit de scènes aussi douloureuses, n'abandonneraient-ils pas l'application de ce régime cellulaire, flétri si énergiquement par les philanthropes éclairés de tous les pays, et qui d'avance avaient marqué ses déplorables effets. Prédications hélas! trop tôt réalisées! Qui ne sait en effet que le polonais Olstein, condamné des journées de mai, est devenu fou par suite des tourmens de cet affreux régime; que beaucoup d'autres prisonniers voient leurs facultés physiques et morales s'annihiler de jour en jour. Et n'a-t-on pas rapporté en diverses circonstances que des condamnés pour crimes civils ont assassiné leurs gardiens afin d'échapper par la mort à tant de tortures! Que peut-on ajouter après une protestation aussi éclatante et aussi terrible?

Si maintenant nous ramenons nos regards sur ce qui se passe au milieu de nous, nous avons encore à déplorer des actes d'une inhumanité véritable.

On se rappelle que quelques personnes furent arrêtées l'année dernière sous la prévention d'association illicite, d'apposition d'affiches provoquant au mépris du duc d'Orléans, etc. C'étaient pour la plupart des pères de famille. Eh bien! n'a-t-on pas vu, tout le temps qu'a duré l'instruction si longue de ce procès, ces personnes tenues au secret pour ainsi dire, puisqu'il n'a été permis qu'à leurs plus proches parens de les voir, encore était-ce à travers la grille et sous l'œil des gardiens. Ne sait-on pas que la femme de l'un d'eux, tombée malade par l'effroi que lui avait causé l'accusation foudroyante qu'elle avait entendu articuler contre son mari par le magistrat instructeur lui-même, est morte à l'hôpital, sans qu'il ait été possible à son époux infortuné de recueillir son dernier soupir! Ce n'était pourtant pas un si grand coupable cet homme à qui on refusait quelques instans de liberté pour remplir un pieux et saint devoir, puisqu'à huit jours de là il était acquitté de tous les chefs d'accusation qui pesaient sur lui.

On sait que de toutes les personnes impliquées dans cette affaire, deux seulement ont été condamnées, mais pour le fait seul d'association illicite. Croirait-on que l'on use encore à leur égard des mêmes rigueurs qu'ils ont eu à

souffrir durant l'instruction, que l'on refuse aux personnes qui les affectionnent la permission de leur porter les consolations de l'amitié? Mais pourquoi ces rigueurs inexplicables maintenant que l'on a prononcé sur leur sort? Ces hommes sont honnêtes, consciencieux, généralement estimés; leur conduite, en prison comme partout, est digne; pourquoi donc est-on inhumain envers eux? pourquoi outre-passe-t-on la volonté du législateur en créant une peine dans une peine? Le législateur, en effet, en appliquant l'emprisonnement pour tel ou tel délit, a eu en vue la privation de la liberté pendant un certain temps; mais il n'a pu vouloir, il n'a pas voulu qu'on jetât un homme vivant dans une tombe. La gloire d'une pareille conception devait être réservée à l'inventeur du système cellulaire.

Nous le répétons, pourquoi! tant d'injustice, tant d'inhumanité! et quel résultat peut-on bien se proposer? Pense-t-on, en rendant la captivité aussi torturante qu'il est possible à l'imagination de le concevoir, jeter l'effroi dans le cœur de ceux qui seraient tentés d'imiter les infortunés que l'on tourmente ainsi? Oh! combien ce serait méconnaître le cœur humain! on ne sait donc pas que l'âme ardente de la jeunesse, où se recrute d'ordinaire les dévouemens, s'enflamme à l'idée d'une entreprise périlleuse, et qu'elle apporte un courage et une résolution proportionnés au danger de la lutte? On ne sait donc pas qu'il y a des hommes qui n'ont embrassé une doctrine que parce qu'ils se sont éveillés au bruit des persécutions que l'on faisait endurer à ses propagateurs! L'histoire n'est donc pas là pour témoigner que les persécutions, bien loin de diminuer les forces vives d'une association, d'un parti, lui ont toujours envoyé de nouveaux et énergiques soutiens, tandis qu'au contraire les pouvoirs qui ont été modérés et humains dans leurs moyens de répression ont apaisé leurs adversaires, s'ils n'ont pas diminué leurs rangs. Oui, nous le répétons, on se trompe si l'on a fait ce calcul, car on nie le courage, la générosité, l'exaltation du dévouement. Sans doute, quoiqu'on fasse, on n'empêchera pas la marche de la vérité; mais nous disons qu'en persévérant dans la voie où l'on est entré, on provoque les tempêtes que l'on voudrait éviter.

Nous avons vu cette année se renouveler la même violation de la loi qui règle les cérémonies extérieures du culte catholique. Dans les premières années qui ont suivi la révolution de juillet, le clergé n'a pas osé se permettre cette violation; mais quand il a vu le gouvernement reprendre toutes les traditions du passé; quand il s'est vu, lui, l'objet de toutes les avances, de toutes les cajoleries du pouvoir, il a compris qu'il pouvait tout se permettre, et il s'est en effet tout permis.

Cependant s'il n'avait rien à appréhender du côté du pouvoir, il n'était pas sans inquiétude du côté du peuple en qui tout souvenir n'était pas évanoui. Aussi les premières manifestations extérieures du clergé furent-elles humbles, timides, et inquiètes. On se borna à faire dans chaque paroisse le tour de l'église. On semblait dire au peuple: « laissez-nous faire une toute petite procession, ce sera bientôt fait. » Mais ces allures timides se sont dissipées chaque année, et maintenant le clergé, par l'organe de son chef, se pose fier et prétentieux. Il commande, il requiert, il fait ouvrir et fermer sa marche processionnelle par des piquets d'infanterie et de cavalerie, sans oublier l'escouade obligée d'agents de police et de gardes municipaux. Rien n'est changé comme on voit, dans ce beau pays de France! et c'est bien à tort qu'on nous accuse d'être le peuple le plus capricieux, le plus changeant de la terre.

Il n'est pas possible d'user du moindre subterfuge pour déguiser cette violation de la loi; l'article 45 du Concordat est clair et précis: voici cet article:

Aucune cérémonie religieuse n'aura lieu hors des édifices consacrés au culte catholique, DANS LES VILLES OU IL Y A DES TEMPLES CONSACRÉS A DIFFÉRENTS CULTES.

Nous pensons que cette disposition est formelle, et que Lyon qui

compte deux temples dont l'un est consacré au culte protestant, et l'autre au culte hébraïque. peut bien réclamer le bénéfice de l'application de l'article précité. Nous savons très-bien qu'on ne fera nul cas de notre parole; mais nous n'en devons pas moins user de notre droit, et remplir un devoir en signalant ce mépris de la loi de la part de ceux qui devraient les tout premiers donner l'exemple de leur obéissance aux lois.

Au surplus, une chose nous console : c'est l'attitude du peuple en présence de ces froides et inintelligentes cérémonies. Il se rappelle très-bien qu'elles étaient le cortège obligé d'un passé qui a pesé sur lui de tout le poids du despotisme; or, comment pourrait-il s'y associer de fait ou d'intention? Oui, dans l'esprit du peuple, Despotisme et Théocratie sont deux choses inséparables l'une de l'autre; il les a toujours vues se prêter un mutuel appui. Aussi, quand il a repoussé l'une, il n'a pu vouloir conserver l'autre. Le peuple n'est pas aussi inconscient qu'on paraît le croire.

Le temps et l'espace nous manquent pour analyser le Mandement par lequel M. de Bonald a ordonné la procession générale dont nous venons de parler. Mais nous nous réservons d'exprimer plus tard notre opinion sur les doctrines de l'église catholique. Ceux qui d'après ce que nous venons de dire seraient tentés de croire que nous sommes sans religion, verront quels sont ceux, d'eux ou de vous, qui ont le plus de véritable religion, le sentiment le plus élevé de Dieu.

Nous ne terminerons pas cependant sans faire observer aux lyonnais combien ils doivent être reconnaissants à Monseigneur de la sollicitude dont il a fait preuve à leur égard dans l'espèce de *post-scriptum* qui termine son Mandement, et par lequel il recommande à M.M. les prêtres de n'acheter que dans les magasins de Lyon les différents objets nécessaires à la cérémonie qu'il prescrit. Ce n'est pas parcequ'ils ont rendu l'Europe tributaire de leurs produits, qu'ils doivent se montrer insensibles à cette marque d'un touchant intérêt!

Tribunaux.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le fait suivant rapporté par le journal *l'Audience* :

JUSTICE DE PAIX. — 2^{me} ARRONDISSEMENT.

Louise est une candide enfant qui croyait ne jamais connaître le malheur, et que le malheur a frappé traitreusement au moment où elle s'y attendait le moins. Louise est bonne d'enfant chez le Marquis de Timar; elle a contrevenu aux réglemens de cette maison aristocratique; elle a manqué à une condition qui fait presque toujours partie des conventions entre maîtres et domestiques. Elle est assignée par M. Valmore, l'intendant du marquis, qui, en l'absence de son maître, veut congédier la gentille Louise.

L'intendant. Je veux M. le juge de paix, que cette jeune fille s'en aille.

Louise. Pourquoi? Ne suis-je pas fidèle, honnête, bonne avec les petits enfans de M. le marquis?

L'intendant. C'est vrai : aussi n'est-ce pas cela qu'on vous reproche.

Le juge. Que lui reprochez-vous donc, Monsieur?

L'intendant. De s'être habillée en noir.

Louise, pleurant. Tiens, j'ai perdu ma pauvre mère, moi...

L'intendant. Je déplore ce malheur, et je sympathise bien volontiers avec vous, car, je sais toute l'étendue de votre perte, mais je ne suis qu'un intendant, et il faut que je me conforme à l'usage du grand monde.

Le juge. Quel est cet usage?

L'intendant. Vous devez le connaître. Tout domestique, employé dans une famille de distinction, doit porter le deuil de sa maîtresse, de son maître, des membres de cette famille qui meurent, mais il ne doit pas porter le deuil de sa propre famille.

Le Juge. En effet, c'est une coutume reçue.

L'intendant. Eh bien! Louise s'est entêtée à porter le deuil de sa mère, en l'absence de mon maître, actuellement en Italie. Je demande qu'elle quitte la maison.

Louise. M. le juge, je me plais à croire à votre bonté... je n'ai plus ni père ni mère, ne me renvoyez pas de ma place.

Le juge. Consentez-vous à quitter votre deuil.

Louise, vivement. Non; j'aimerais mieux mourir de faim? (Vive sensation.)

Le juge. Monsieur l'intendant, je comprends le motif qui vous fait agir, mais tout en l'approuvant, la justice doit son appui à la vertu, à la piété filiale. Je prends acte de votre demande, cela suffira pour vous décharger de toutes responsabilités. Mais comme j'applaudis au pieux scrupule de la défendresse, je l'autorise à rester dans la

maison que vous administrez, jusqu'au retour de M. le marquis. L'intendant salue en signe d'assentiment.

Louise. Et je pourrai garder mon deuil? M. le marquis ne dira rien.

Le juge. Oui, mon enfant, je connais votre maître : à son retour, c'est moi qu'il grondera. (Vive approbation dans l'auditoire.)

Aurait-on cru qu'après deux révolutions qui ont passé sur le corps de l'aristocratie nobiliaire, cinquante ans après cette fameuse nuit du 4 août où cette aristocratie subissant elle-même l'ascendant de la raison publique, foulait aux pieds ses titres et ses écussons, des prétentions aussi insolentes, aussi impies auraient survécu. Quoi! en France, dans ce pays si profondément labouré par les idées philosophiques, où le sentiment de l'égalité est si puissant et si général, il y a des familles aristocratiques assez audacieuses pour considérer encore les gens à leur service comme une *propriété*, une *chose* dont elles peuvent disposer à leur gré? Pour elles les domestiques ne sont encore que des serfs, qui n'ont pas droit à manifester les plus nobles sentiments de l'âme! Nous avouons ingénument que nous ne nous doutions pas d'une folie aussi criminelle!

Quant à toi, noble jeune fille! dont nous regrettons de ne pas connaître le nom, qui aurais préféré la misère à l'abandon du plus saint des devoirs, au culte de sa piété filiale, tu as fait battre notre cœur d'admiration. Tu es bien du plus pur sang du peuple, et il est fier de t'avouer. Ton deuil, à toi, est sincère; ce n'est pas, comme chez les grands, un vain et froid simulacre! Que l'exemple que tu viens de donner ne soit pas perdu: que ceux qui, pour vivre, sont comme toi dans la nécessité de vouer leur corps aux travaux de la domesticité, comprennent, comme tu l'as si bien compris, que l'âme n'entre pas dans le marché où l'on a loué son corps, qu'elle reste indépendante et libre!

Un de nos poètes vient d'adresser au poète allemand Becker, auteur d'une chanson où il cherche à réveiller les inimitiés qui ont trop longtemps divisé les peuples, une pièce de vers où la noblesse des sentimens est à la hauteur des beautés poétiques. On en jugera par l'extrait suivant :

Et pourquoi nous hair et mettre entre les races
Les bornes de ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
Sa voute a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations! mot pompeux pour dire barbarie!
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
Déchirez ces drapeaux! une autre voix nous crie:
L'égoïsme, la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas.

De qui croirait-on que sont ces vers? Sans doute du plus beau poète dont s'honore la Démocratie. Eh bien, non! ils sont de M. Lamartine, dont les opinions sont un mélange bizarre et incohérent de légitimité, de juste-milieu et d'idées progressives. Oh! M. de Lamartine, on vous l'a déjà dit, je crois, le législateur fait trop du tort au poète. Revenez donc tout entier au culte des muses; écoutez souvent les inspirations de votre âme, et votre voix exhalera en sublimes accents cette vérité qui vous domine parfois, et qui excite alors notre admiration. Homme de génie, vous vous devez au culte des grandes choses, et quoi de plus grand que la cause de l'humanité!

Les personnes qui se sont déjà associées à la fondation du journal *le Travail*, et celles qui seraient dans l'intention de s'y associer, sont invitées à se rendre lundi 28 courant, à huit heures précises du soir, au café du Grand-Orient, aux Brotteaux. On y réglera d'une

manière définitive tout ce qui a trait à la rédaction et au matériel du journal.

VARIÉTÉS.

DE LA MARCHÉ DE L'HUMANITÉ.*

Lorsque l'homme oublie pour quelques instants les intérêts et les misères qui se partagent son existence, et que sa pensée, dégagée de toute influence, plane libre au-dessus de ce chaos de vices et de douleurs qu'on appelle CIVILISATION, il se prend à réfléchir sur lui-même, et se demande ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il deviendra.

Si après s'être fait ces questions, l'homme, portant ses regards sur les êtres pensants qui l'entourent, il les voit affectés des mêmes besoins, des mêmes sensations que lui, il comprend que sa vie est intimement liée à celle de tous ces êtres, qu'elles ne sont toutes que des parties détachées d'une seule et même vie, celle de l'humanité, et que c'est dans les manifestations puissantes de celle-ci qu'il doit s'étudier.

Avant toute chose, nous éprouvons le besoin de dire qu'il est une croyance chez le peuple, croyance consolante et sainte, que ni les mensonges dont on l'a nourri, ni les souffrances dont on l'a abreuvé n'ont pu éteindre dans son cœur : c'est qu'une sagesse providentielle préside aux destinées humaines. Cette croyance, qui fut la base de toutes les institutions salutaires, nous est parvenue pure de toute altération à travers les vicissitudes de l'humanité. C'est chez le peuple un sentiment indéfini, il est vrai, mais qui le domine néanmoins et dans lequel il se complait. Il croit; c'est parce qu'il croit qu'il espère; et sa croyance et son espoir sont la source de toutes ses généreuses inspirations. Ce sentiment a donc quelque chose de sacré, et loin d'être combattu il doit être développé, il doit être consulté toutes les fois que les faits laissent notre satisfaction incomplète.

L'humanité, être collectif, a sa vie divisée en phases distinctes et caractéristiques; ses transformations successives ne sont que le résultat de sa création continue qui la dépouille insensiblement de tout ce qui constituait sa physionomie dans la phase précédente. Son origine se perd dans l'obscurité des temps, et ce n'est guère que par des déductions logiques de ce qui nous est connu que nous pouvons préciser quelques-uns des faits principaux qui ont dû la caractériser à son début. Sa création a-t-elle été progressive, ou instantanée? Voilà une question sur laquelle nous ne saurions nous prononcer, avec la mesure de nos connaissances. Nous dirons seulement que notre raison admet un principe générateur, une puissance créatrice de tous les êtres. Ceci posé, examinons quel a dû être le but de la création.

Faisons ici un appel à notre cœur. Supposons un instant que l'un de nous pût être appelé à concourir à une œuvre aussi sublime! pourrait-il, malgré les imperfections de sa nature, être assez injuste, assez méchant même, pour vouer les uns au mépris des autres? Pourrait-il, soit dans les avantages matériels, soit dans les facultés qu'il départirait à chacun, établir des distinctions qui eussent pour résultat l'esclavage des uns et la

tyrannie des autres, la misère la plus abjecte et l'opulence la plus éhontée? Oh! non, il n'en est pas un qui voulut condamner l'humanité à un pareil malheur; il n'en est pas un, au contraire, qui ne puisât dans son cœur tout ce qu'il aurait de justice et d'amour pour en pénétrer chaque créature, et la disposer à l'union fraternelle, source de perfectibilité et de bonheur. Or, je le demande, le bien que nous eussions voulu, nous, êtres si infimes à l'égard de Dieu, pouvons-nous supposer qu'il ne l'ait pas voulu, lui, la source de toute justice? Oh! l'âme se révolte à une telle idée! l'admettre un instant, c'est blasphémer, c'est outrager la sagesse providentielle: c'est la nier.

Donc, si Dieu n'a pu vouloir sur la terre que l'harmonie et le bonheur, l'Égalité et la Fraternité ont dû entrer dans ses desseins, car le bonheur ne saurait exister là où l'égalité et la fraternité ne régneraient pas. Pour être heureux, il faut s'aimer; on ne peut s'aimer si l'on ne se reconnaît pour frères, et il est impossible que des hommes qui se reconnaissent pour frères ne se jugent pas égaux. Égalité! Fraternité! ces deux grands principes, bases de la création, découlent naturellement l'un de l'autre et s'impliquent réciproquement. Ce sont les deux plus beaux présents qui aient été faits à notre nature. L'humanité a été lancée dans une voie qui doit la conduire au bonheur, et chaque fois qu'elle en a dévié, elle y a été rappelée par la souffrance.

Mais l'homme, créé intelligent, dut être pourvu de la faculté d'agir et de déterminer conformément à sa nature. Cette faculté de se manifester aux autres hommes était une condition essentielle de la moralité de son être. S'il n'avait pu vouloir, il n'aurait en quelque sorte pas existé. L'homme fut donc créé libre. Ainsi l'espèce humaine, dotée de l'Égalité et de la Fraternité, le fut encore de la Liberté.

Examinons maintenant comment des hommes créés égaux ont pu faillir à leur origine, au point que les uns, et c'est le plus grand nombre, ont été considérés comme chose vile, tandis que quelques autres se sont fait adorer comme des divinités.

L'homme créé l'égal de l'homme, on comprend que la terre qui lui fut donnée pour demeure dut être la propriété de tous, sans exception. Livré à lui-même dans ce premier âge, sans autre guide que ses besoins naturels, le désir de possession exclusive ne dut pas entrer dans son cœur. Il erra sans doute durant de longues années; cependant ayant trouvé dans tel lieu une satisfaction plus complète de ses besoins que dans tel autre, il dut s'y fixer. Les sexes rapprochés sous des toits de feuillages donnèrent bientôt naissance à la famille; et les familles, réunies sur un même point, composèrent plus tard la tribu. Mais comme l'homme était prédisposé à la vie casanière, et que d'ailleurs il préfère l'œuvre sortie de ses mains à toute autre, il advint qu'il trouva son foyer plus parfait que le foyer d'autrui. Il voulut y vivre et y mourir; il voulut le garder pour lui et les siens. De là naquirent en même temps la propriété et la succession.

Ce sentiment, inoffensif au début, fut pourtant la source de tous les crimes dans la suite des temps. Si celui qui se trouvait nanti du privilège de l'occupation se crut légitime possesseur de la chose occupée, celui qui survint plus tard ne dut pas se croire déshérité. Ne trouvant rien de satisfaisant dans ce qui lui restait en partage, il dut envier et il envia le privilège de celui qui le privait des avantages qu'il était appelé à partager par son droit naturel; l'antagonisme dès-lors commença, et comme il n'existait guère de tribunal où l'on pût faire appel, la

(*) Nous prévenons ceux qui s'attendraient à trouver dans cet exposé les idées neuves, les investigations savantes, dont un pareil sujet est susceptible, qu'ils seraient trompés. Que l'on veuille bien se rappeler que nous sommes des ouvriers, et que partant notre instruction est peu profonde. Nous aurons souvent le regret de ne pouvoir appuyer la vérité du témoignage de la science: c'est dans ce cas surtout que nous interrogerons notre cœur.

force décida. Cet exemple une fois donné, la guerre ne cessa plus, et puisqu'il ne s'agissait que de lutter et de vaincre pour jouir, on ne lutta plus seulement pour réclamer un bien dont on était dépouillé ou privé, mais encore pour accroître son bien-être matériel au détriment de son voisin. Bientôt on ne se contenta plus d'envier sa cabane ou son champ, on envia encore sa femme et tous les objets de son affection. On osa même attenter à sa vie, à sa liberté!... — Ainsi, nous le répétons, le droit de possession que les hommes s'arrogèrent enfanta l'homicide, la tyrannie et tous les crimes qui ont désolé l'humanité.

Cependant le faible, l'opprimé, qui avait le sentiment de ses droits, ne se résigna pas à la spoliation qu'on exerçait sur lui, et pour lutter avec avantage contre le fort, il s'unifia à un autre faible. Mais plusieurs forts s'unirent à leur tour; alors la coalition des faibles s'accrut en raison de la nécessité. La guerre prit ainsi de l'extension : on ne lutta plus seulement d'homme à homme, de famille à famille, mais de tribu à tribu. Pourtant ce malheur fit luire aux yeux des hommes un rayon de la vérité : ils comprirent que leurs intérêts bien entendus leur commandaient de s'unir les uns aux autres, de s'imposer des obligations réciproques, de faire abandon d'une partie de leur liberté, afin d'obtenir en retour une sécurité de possession et un droit reconnu. L'association commençait à poindre.

Mais l'esprit d'individualisme dans lequel ils avaient vécu devait porter ses fruits. Quoiqu'ils reconnussent en principe que la société était essentielle au bonheur de chacun, l'égoïsme n'en subsista pas moins; seulement au lieu de se borner à leur individu, à leur famille, à leur tribu, il s'étendit à une plus grande agglomération d'individus, à la cité qui prenait naissance. On voulut bien se concéder la liberté et l'égalité, mais on considéra comme ennemi tout ce qui était en dehors de la cité, et comme tel indigne de posséder ces avantages. L'erreur fut bientôt poussée plus loin : les cités, les nations se considérèrent réciproquement comme barbares, et chacune crut faire acte d'humanité en poursuivant l'anéantissement des autres. La moins importante rêva la conquête du monde et la domination universelle. La guerre s'accrut dans des proportions effrayantes. Le vainqueur ne vit dans le vaincu qu'un être d'une nature inférieure à la sienne, et lorsqu'il lui laissa la vie, ce fut pour l'employer à de vils travaux qu'il lui répugnait de faire, ou pour en tirer un profit quelconque. Ainsi des populations entières furent emmenées en captivité et devinrent la propriété, la chose du vainqueur qui en usait facultativement.

Alors il y eut des législateurs qui se levèrent pour sanctionner et régulariser toutes ces usurpations; alors, comme aujourd'hui, ceux qui étaient bien partagés trouvèrent que tout était pour le mieux, et cela s'appela *Droit des gens*.

Cependant, malgré le spectacle désolant de la spoliation et de l'esclavage, malgré que des hommes, oubliant l'égalité de leur origine, eussent osé établir des rangs, fonder des castes, un fait heureux s'était accompli : l'association, source de tout progrès, était fondée. La main de Dieu poussait déjà les sociétés vers cet ordre de choses où doivent régner la justice et l'égalité, et rien ne pouvait arrêter sa marche. Le mal même fut souvent un bien, en ce sens qu'il déterminait un progrès plus rapide. Au reste, Dieu n'a pas instruit les hommes par le malheur seulement, et à diverses époques il leur a envoyé quelques êtres privilégiés qu'il avait éclairés de son génie, et qui, sous les noms de philosophes ou de

sages, de prophètes, d'apôtres, ont prêché aux hommes la vérité et le culte des vertus.

L'humanité en était à ce point aux beaux temps de la Grèce et de Rome; et ces deux sociétés sur lesquelles on ne cesse d'appeler notre attention étaient gangrenées au cœur. Pour se faire une idée de l'exclusivisme qui les dominait et des principes qui dirigeaient leur conduite, il ne faut que citer les opinions ou les actes des deux hommes qui paraissent avoir, à l'époque dont nous parlons, réuni le plus de sympathies, et dont les noms ont été légués à la postérité. En Grèce, Platon, dit le *divin*, rendait chaque jour aux dieux hommage de trois choses : de l'avoir créé Grec plutôt que Barbare, et il appelait Barbare tout ce qui n'était pas Grec; libre, plutôt qu'esclave; homme plutôt que femme. A Rome, Caton, dit le Stoïcien, philosophe d'une vertu sévère, grand défenseur de la liberté, envoyait son esclave devenu vieux et incapable de lui servir désormais, mourir de faim dans une île du Tibre!!!

Et cependant si l'on aborde la législation de ces peuples, tout y paraît admirable; il n'y est question que de liberté, d'égalité, de justice. Mais liberté pour quelques uns, et la mort pour tout le reste.

Ce n'est pas qu'il n'y eût à cette époque des âmes énergiques et pures qui ne vinsent proclamer la vérité et protester courageusement contre toutes ces monstruosités. Mais les tribunaux du temps qui se disaient, eux aussi, l'expression de la justice, les envoyaient à la mort, ayant grand soin de ne pas leur épargner les épithètes les plus injurieuses. Moyens impuissants! vaines résistances d'une société qui se sentait mourir, et dont la destruction avait été marquée de la main de Dieu! Les oppresseurs avaient vaincu, mais ils devaient eux-mêmes faire triompher la cause des opprimés : contrairement au proverbe, les loups se dévorèrent entre eux; en d'autres termes, les puissants se divisèrent. Alors cette société qui croyait avoir tout prévu, ne trouva dans son sein que souffrances et déchirements; alors surtout s'accomplit un fait mémorable : le Christ parut en Judée, prêchant à des hommes prétentieux et exclusifs la fraternité universelle où tous étaient appelés, où tous pouvaient être élus.

Ce grand révélateur que l'ont fit Dieu, fut comme ceux qui l'avaient précédé, traité de voleur par les voleurs même, et de fou par la multitude, qui trop souvent a eu le tort de se modeler sur ses maîtres, et a jeté bien des fois de la boue au visage de celui qui venait la sauver. Abandonné de tous, il fut traîné au supplice, et son sang coula pour avoir prêché la vérité. Mais ni son sang ni sa parole ne devaient être perdus : la terre qui en reçut la semence fut fécondée, et bientôt la génération qui l'avait immolé disparut sous un déluge d'hommes nouveaux qui portèrent en tous lieux la bonne nouvelle, et plantèrent en signe de ralliement la croix, instrument public de leur maître.

(La suite au prochain numéro.)

Nous prions les personnes qui recevront notre premier numéro et qui n'auraient pas reçu de prospectus de ne pas s'en formaliser; il en sera délivré à celles qui en feront la demande. Les personnes qui, dans la huitaine, n'auront pas rendu le numéro qui leur aura été délivré, seront considérées comme abonnées.

Le Gérant, BLACHE.

LA CROIX-ROUSSE, TH. LÉPAGNEZ, IMP. GRANDE RUE, 12.